



ELZEVIR FILMS présente

JEAN-PIERRE
BACRI

ARTHUR
DUPONT

OLIVIER
GOURMET

GRAND FROID

UN FILM DE
GÉRARD PAUTONNIER

ELZÉVIR FILMS PRÉSENTE

JEAN-PIERRE
BACRI

ARTHUR
DUPONT

OLIVIER
GOURMET

GRAND FROID

UN FILM DE
GÉRARD **PAUTONNIER**

DURÉE : 1H26

SORTIE LE 28 JUIN

Distribution

DIAPHANA DISTRIBUTION

155, rue du Faubourg Saint-Antoine - 75011 Paris

Tél. : 01.53.46.66.66 / Fax : 01.53.46.62.29

diaphana@diaphana.fr

Matériel presse téléchargeable sur www.diaphana.fr

Relations Presse

Florence Narozny / Clarisse André
6, place de la Madeleine - 75008 Paris

Tél. : 01 40 13 98 09

florence.narozny@wanadoo.fr

A snowy street scene in a small town. The street is covered in snow, and a car is parked on the left. Buildings line the street, some with festive lights. A sign for 'CHINATOWN RESTAURANT' is visible on the right. The sky is overcast and it appears to be snowing.

GRAND FROID

SYNOPSIS

Dans une petite ville perdue au milieu de nulle part, le commerce de pompes funèbres d'Edmond Zweck bat de l'aile. L'entreprise ne compte plus que deux employés : Georges, le bras droit de Zweck, et Eddy, un jeune homme encore novice dans le métier. Un beau matin, pourtant, un mort pointe son nez. L'espoir renaît. Georges et Eddy sont chargés de mener le défunt jusqu'à sa dernière demeure. Mais, à la recherche du cimetière qui s'avère introuvable, le convoi funéraire s'égare et le voyage tourne au fiasco.

À PROPOS DE **GRAND FROID**

PAR **GÉRARD PAUTONNIER**



AU DÉPART, UNE RENCONTRE...

Je suis un cinéaste autodidacte, cinéophile depuis toujours. J'ai travaillé dans la publicité et pour la télévision et j'ai tourné mon premier court-métrage en 2008. Pour le passage au long-métrage, la rencontre avec le romancier Joël Egloff a été décisive. Je suis tombé amoureux de son œuvre, de son univers noir et poétique dans lequel je me suis totalement retrouvé et auquel je pensais pouvoir apporter quelque chose, une note personnelle. Notre collaboration a commencé par l'adaptation d'un autre de ses romans, *L'Étourdissement*, qui a obtenu le prix du Livre Inter en 2005. Mais le projet nous a paru trop compliqué pour un premier film. Nous en avons tiré un court-métrage, qui a été primé dans de nombreux festivals en France et à l'étranger et qui m'a notamment permis de rencontrer certains des comédiens de GRAND FROID, dont Arthur Dupont.

DU ROMAN AU SCÉNARIO

Pour GRAND FROID, Joël Egloff et moi nous sommes attelés à l'adaptation de son premier roman, *Edmond Ganglion & fils*, paru en 1999. Il s'agit de l'histoire d'une entreprise de pompes funèbres qui périclité et de deux croque-morts qui s'égarerent et perdent la famille en convoyant un défunt jusqu'à un cimetière introuvable.

Ce qui m'a d'emblée séduit dans ce livre, comme une fable, c'est l'absurdité des situations, cet humour grinçant, je trouvais qu'il y avait quelque chose de Samuel Beckett dans le ton. Quant aux personnages, riches et singuliers, j'ai tout de suite eu envie de les voir prendre vie et incarnés par des comédiens. Pour un réalisateur comme moi, qui privilégie la direction d'acteur avant tout, ça a été un vrai bonheur. Et puis il y avait ce duo déjà présent dans le roman, l'histoire de ces deux personnages qui apprennent à se connaître au fil d'un road movie qui se transforme peu à peu en parcours initiatique.

À travers le personnage de Georges, proche de la retraite, interprété par Jean-Pierre Bacri et celui d'Eddy, un jeune homme encore novice dans le métier, joué par Arthur Dupont, ce sont deux regards sur la vie et sur la mort qui s'opposent.

Georges cherche à laisser un souvenir impérissable de son passage sur terre, mais il peine à trouver l'épithète qu'il projette de faire graver sur sa future tombe, et fait le constat angoissant de la vacuité de sa propre vie. Pour Eddy, en revanche, arrivé dans l'entreprise un peu par hasard, l'avenir ouvre encore un champ des



possibles et il peut encore rêver d'une autre vie. Ce qu'il déplore, d'ailleurs, ce constat d'impuissance qu'il fait, c'est que dans ce métier, quoi qu'ils fassent, ils arrivent toujours trop tard.

UN UNIVERS SINGULIER

J'avais envie d'une histoire qui me permette de construire un univers visuel fort. Dans la publicité, j'ai été directeur artistique, un poste qui a du mal à trouver sa place dans le cinéma

français et qui permet pourtant de garantir l'unité artistique du film voulue par le réalisateur, en assurant un lien permanent entre les différents chefs de poste.

J'accorde d'ailleurs une grande importance au temps de préparation avant le tournage, durant lequel j'ai pour habitude de me nourrir de références sonores et visuelles, à l'aide de « planches concept », qui, pour chaque corps de métier, précisent l'intention du film. Je fais également souvent appel à des story-boarders.



*« Un corbillard ne
fait jamais demi-tour.
C'est une question
de principe. »*

GEORGES

A man with dark hair and blue eyes, wearing a dark coat and a grey scarf, looks surprised or concerned. He is standing in a snowy environment. In the background, there are people in white robes, one of whom is holding a wooden gavel. The man's coat has a small gold logo on the left chest that reads "EDMOND ZWECK" and "POMPES FUNÈRES" below it.

« Est-ce que tu crois qu'on est plus longtemps pas né, ou plus longtemps mort ? »

EDDY

Quand on arrive sur le plateau, j'ai l'impression que la plus grande partie du travail est terminée. Plus on prépare en amont, plus l'esprit est libre au moment du tournage et on devient beaucoup plus réactif aux imprévus et réceptif aux improvisations que peuvent offrir les comédiens.

Sur ce projet, l'une des premières décisions a été de passer de la chaleur au froid. Le roman avait pour décor un petit village, au cours d'un été caniculaire. Le film, en revanche, se déroule

en hiver, sous la neige. Il me semblait que, symboliquement, ce serait la saison idéale pour raconter cette histoire où tout semble suspendu entre la vie et la mort.

J'ai voulu que tout devienne encore plus intemporel et gommer toutes les références géographiques en créant une sorte de petite ville « western », perdue au milieu de vastes paysages enneigés où tout se confond et où il est facile de se perdre.



Pour cette ville, je me suis inspiré de clichés du photographe italien Gabriele Basilico ou des paysages de villes mortes du photographe néo-zélandais Derek Henderson. Nous avons parcouru plus de 2500 kilomètres, en repérage, pour trouver cette rue en Belgique qui m'offrirait des bâtiments hétéroclites en vis-à-vis.

Le restaurant et les pompes funèbres ont été entièrement créés et la rue a ensuite été retravaillée en effets spéciaux numériques, en postproduction.

Je voulais une rue plus large qu'elle ne l'était en vrai, pour renforcer ce côté « western » qui me tenait à cœur et où les jeux d'attente, d'observation, et de regards qui se croisent, d'un côté à l'autre de la rue, allaient pouvoir se construire naturellement.

Le bar traditionnel du livre est devenu un restaurant chinois. J'aimais bien ce mélange des genres, comme si les bibelots asiatiques, très kitschs et colorés, répondaient aux objets mortuaires de la boutique de pompes funèbres. Les nombreux camions qui passent à vive allure nous indiquent également que c'est une ville que l'on traverse sans s'y arrêter.

Pour les autres décors du film, nous sommes allés jusqu'en Pologne, pour y chercher de la neige et y tourner la plupart des extérieurs : la station-service, le restaurant routier, l'église...

Plus on va vers l'Est, plus on trouve des infrastructures intemporelles, parce que construites pour durer. L'architecture y est le plus souvent fonctionnelle et va à l'essentiel. J'aime ce genre de décor « universel », mais qui ne veut pas dire « uniformisé », bien au contraire.

LES RÔLES PRINCIPAUX

Le choix des comédiens, c'est un peu comme le choix des couleurs qu'un peintre pose sur sa palette avant de commencer sa toile. Le ton est donné dès le début, mais sur le plateau va apparaître ce que provoque le mélange de ces couleurs : la magie de l'interaction et de l'harmonie entre les comédiens.

Jean-Pierre Bacri s'est très vite imposé dans le rôle de Georges durant l'écriture.

Il a apporté à cet employé de pompes funèbres, proche de la retraite, une fragilité émouvante, tout en nuance dans ses fêlures et sa recherche d'une reconnaissance post mortem.

C'est un comédien extraordinaire qui offre des variations subtiles d'une prise à l'autre, et je trouve que dans GRAND FROID, il nous offre une de ses palettes de jeu singulière, mêlant humour et mélancolie.

Arthur Dupont, dans le rôle d'Eddy, c'est le rayon de soleil de ce film. La lumière au bout du tunnel. L'histoire de GRAND FROID ne pouvait se raconter qu'à travers son regard. Il est le trait d'union entre tous les personnages, d'où l'importance d'avoir commencé et fini le film par sa voix off.

Son jeu riche et généreux, d'une grande finesse, nous embarque immédiatement dans sa poésie et nous place résolument du côté de la vie, tout au long du film.

Le duo qu'il forme avec Jean-Pierre Bacri est d'un équilibre subtil, créant une complicité tout en retenue entre ces deux personnages.



*« Il y a deux personnes
indispensables
en ce bas-monde :
la sage-femme
et le fossoyeur.
L'une accueille,
l'autre raccompagne.
Entre les deux,
les gens se
débrouillent. »*

EDMOND ZWECK





C'était un vrai plaisir de les voir évoluer ensemble et je trouve que cette complémentarité se ressent à l'écran comme elle s'est ressentie sur le plateau.

Olivier Gourmet, dans le rôle de Zweck, est plus terrien, plus ancré dans le réel, avec une grande générosité dans son jeu. Il m'a toujours semblé qu'il avait un potentiel comique, malheureusement peu exploité au cinéma et je suis ravi de tout ce qu'il a apporté à son personnage, cette autorité de circonstance, un peu gauche. Il m'a beaucoup fait rire en tant que patron de pompes funèbres cyclothymique et peu scrupuleux.

Je suis également très fier d'avoir pu contribuer à cette rencontre entre Olivier Gourmet et Jean-Pierre-Bacri et je les remercie encore,

tous deux, pour la confiance qu'ils m'ont accordé, surtout pour un premier film.

Enfin, il y a Simon Bartolo, interprété par Féodor Atkine. Il a su donner à ce personnage particulier une réelle épaisseur et une grande sensibilité et l'on accepte très naturellement sa présence dès les premiers instants. Mais difficile d'en parler davantage sans révéler le rebondissement majeur du film...

Quoi qu'il en soit, les regards que portent Eddy et Georges sur ce personnage différent radicalement. Eddy le considère naturellement et simplement comme un miraculé, alors que Georges le voit comme un défunt qui ne saurait remettre en cause tous ses principes et ses certitudes. Son arrivée représente une véritable gifle pour lui, une énorme contrariété qui

l'empêche de mener à bien le travail qui est le sien. Sa présence l'oblige à se poser bien trop de questions, à s'interroger sur le sens de sa vie entière, ce qu'il se refuse absolument à faire, contrairement à Eddy, toujours ouvert au questionnement.

LA DIRECTION D'ACTEUR

Je pense que, paradoxalement, les situations les plus burlesques ou les plus absurdes fonctionnent mieux si les comédiens ont un jeu très réaliste. Avec une approche juste et sincère dans le jeu, on peut aller très loin dans l'absurde et faire accepter les situations les plus cocasses. Pour arriver à cela, avant le tournage, un travail minutieux en préparation nous a permis, avec les comédiens, de nous familiariser avec les personnages, de rectifier ou d'affiner le jeu.

Nous avons fait des lectures et des répétitions qui ont également donné lieu à quelques petits ajustements dans l'écriture.

De même, les costumes, maquillage et la coiffure ont également fait l'objet de beaucoup d'attention. Ce travail a permis de caractériser chaque personnage, participant ainsi à l'univers singulier du film.

LES RÔLES SECONDAIRES

Que ce soit durant l'écriture ou sur le tournage, j'ai accordé le même intérêt et la même exigence à tous les rôles.

Il y a madame Cisca, jouée par Françoise Oriane qui, paradoxalement, trouve une certaine chaleur à la boutique de pompes funèbres, qu'elle détourne tantôt en salon de coiffure tantôt en cabinet médical, au grand désespoir d'Edmond Zweck, qu'elle place face à ses propres angoisses et au marasme de son entreprise.

Il y a ce prêtre, inquisiteur et énigmatique, joué par Sam Karmann. Il semble avoir perdu la foi depuis bien longtemps, toujours entouré de Pierre et de Paul, ses deux enfants de chœur jumeaux (Alix et Clara Bekaert), plantés à ses côtés comme des cierges. Son addiction au téléphone portable et la dextérité avec laquelle il écrit ses messages nous laisse imaginer sa double-vie.

Il y a le pilier de bar, interprété par Simon André, qui semble faire partie du décor de ce restaurant chinois depuis toujours. Amoureux de la femme qui apparaît au fond de son petit verre d'alcool de rose, il est constamment tiraillé entre son désir de boire et la peur de la voir disparaître.

Il y a le patron du restaurant chinois, joué par Wim Willaert, nouveau propriétaire un peu naïf d'un restaurant qu'il vient d'acquérir, sans avoir pourtant la moindre notion de cuisine chinoise, qu'il tente d'apprendre à travers ses livres de cuisine.

Il y a le frère du défunt, interprété par Philippe Duquesne et la veuve, jouée par Marie Berto, étrange duo dont l'affliction semble assez peu profonde, et pour cause, puisque l'on comprend par un simple geste qu'il s'agit en fait d'un couple adultère.

Et il y a tous les autres, les fossoyeurs, l'inconnu, la pompiste, les chasseurs... Ils sont tous à leur manière une pièce du puzzle et pour beaucoup d'entre eux, comme pour les personnages principaux, d'ailleurs, nous avons eu beaucoup de plaisir à leur construire à chacun une vie en dehors de l'histoire, dont nous livrons quelques clés au cours des scènes.

Nous ne connaissons des personnages que ce qu'ils veulent bien nous livrer, mais souvent, un objet ou une attitude nous en laisse parfois

entrevoir beaucoup plus, comme l'épingle à cheveux pour Eddy, le frère du mort qui pose sa main sur celle de la veuve, la photo de la femme de Georges, le téléphone portable du prêtre, ce homard enfoui dans la vase ayant échappé à une mort certaine... autant d'indices, à partir desquels dans l'imaginaire du spectateur, en dehors du film, de nouvelles histoires peuvent naître.

LA MUSIQUE, UN PERSONNAGE À PART ENTIÈRE

Pour la musique originale de GRAND FROID, j'ai demandé à mon compositeur Christophe Julien de mélanger l'univers du blues et des chants indiens.

Le blues, pour apporter aux personnages toute la mélancolie et illustrer leurs déboires avec une pointe d'humour et de décalage. Les chants amérindiens, pour exprimer toute la force des grands espaces, tout en renforçant la dimension spirituelle du film. Le mariage de ces deux genres musicaux résonne comme une incantation.

Nous avons fait appel, pour les voix, à Marion Gaume (Mesparrow). Son timbre s'accorde parfaitement à l'univers du film.

Nous avons également repris « *On the cliff* », un des titres de son premier album, qui faisait partie de ma playlist depuis l'écriture.



NOTE DE L'AUTEUR SCÉNARISTE

Lorsque Gérard Pautonnier est venu me trouver, il y a quelques années, pour me proposer de travailler avec lui et d'adapter mon premier roman à l'écran, il faut que je l'avoue, maintenant — il y a prescription — mais, dans un premier temps, j'ai douté.

Je savais combien, dans ce domaine, il faut faire preuve d'une ténacité hors norme pour avoir une chance de mener à bien son projet. Je mesurais tout le poids de cette machine, aussi lourde et lente à manœuvrer qu'un porte-avion, et me disais qu'au bout d'un moment, peut-être, il se laisserait, ou s'épuiserait à tenter de convaincre le monde entier. Mais c'était encore

mal le connaître et, assez vite, j'ai compris que l'homme était pour le moins déterminé, et le mot est faible. Cela dit, cela aurait-il suffi s'il n'y avait pas eu la passion, le talent, et cette exigence de chaque instant ?

Moi même, de nature assez pointilleuse, et partisan, en toute chose, de couper les cheveux en quatre, j'ai été stupéfait d'avoir fait la connaissance de quelqu'un qui ne se satisfaisait — très provisoirement — que lorsqu'il les avait coupés en huit. C'est dire combien je me suis senti soulagé de constater qu'il souffrait, dans son domaine, du même mal que moi, en pire encore. Et voilà peut-être le secret de notre entente, qui n'est autre, après tout, qu'une sorte de duo de

maniaques qui tente de se soigner.

Sur ces bases, les choses auraient pu mal tourner, mais tout au contraire, de cette belle union, après quelques années et plus d'une vingtaine de versions, sous le regard attendri et bienveillant d'un producteur, un scénario est né.

Des comédiens exceptionnels se sont penchés dessus. Ils ont dit oui avec enthousiasme. Le film enfin s'est tourné. Et nous y voilà... Et quel plaisir, pour moi, maintenant, de voir de quelle manière ce qui était écrit a pris forme et vie !

Et quoi qu'il advienne, à présent, c'est une belle aventure qui s'achève et commence en même temps.

Joël Egloff



CONVERSATION ENTRE **JEAN-PIERRE BACRI** ET **ARTHUR DUPONT**

COMMENT A COMMENCÉ POUR VOUS L'AVENTURE DE GRAND FROID ?

JEAN-PIERRE BACRI : Ça a commencé d'abord par toi, Arthur...

ARTHUR DUPONT : Oui, parce que Gérard Pautonnier avait adapté deux romans de Joël Egloff, en travaillant avec l'auteur sur les scénarios. Ils avaient écrit un court-métrage d'après *L'Étourdissement* et un long d'après *Edmond Ganglion et fils*, qui est devenu GRAND FROID.

Je suis venu passer un essai, pour le court et pour le long, puisqu'ils faisaient les deux castings en même temps. Gérard avait imaginé que s'il trouvait un acteur pour faire le long, il le prendrait aussi pour le court, pour faire connaissance, pour voir comment se passerait le travail ensemble. Le court-métrage lui servait de galop d'essai.

JPB : Moi je suis arrivé un peu plus tard, alors que le court-métrage était déjà tourné. Gérard m'a envoyé le scénario de GRAND FROID que

j'ai tout de suite beaucoup aimé. Le film a mis un peu de temps à se monter mais j'ai tenu à ne jamais lâcher ce projet que j'aimais beaucoup. Avec Arthur, on s'était bien entendu sur le tournage de AU BOUT DU CONTE, mais on n'imaginait pas à quel point on allait bien s'entendre sur le tournage de GRAND FROID.

AD : J'étais content de recroiser Jean-Pierre, parce qu'on n'avait pas tourné très longtemps ensemble sur AU BOUT DU CONTE. Là, vivre tous les deux ce huis clos dans la bagnole a été un grand plaisir.

JPB : On a beaucoup, beaucoup, beaucoup ri. A fortiori parce que ces séquences en voiture ont été tournées en Pologne, en février...

C'ÉTAIT HORRIBLE ?

AD : Ah non, ça nous a fourni plein d'ingrédients de blagues, plein d'occasions de rire.

JPB : Être à l'étranger, ça participait de la bonne humeur ambiante : le fait que ça soit une langue absolument hostile à nos oreilles, dont on ne comprenait rien, aucune racine latine ou grecque pour nous aider, oui, ça pouvait prêter à sourire. On s'est même inventé un polonais à nous. Et moi j'ai été retenu à la frontière ukrainienne, qui était toute proche. Avec le chauffeur, on s'est trompés, on n'est pas allés dans la direction du tournage, et on s'est retrouvés à la frontière, au poste de police. Évidemment, quand on a fait demi-tour, on s'est fait arrêter. C'est devenu très tendu...

AD : Et nous sur le plateau, on entendait «*Jean-Pierre et Valentin sont bloqués à la frontière ukrainienne*», ça faisait bizarre !

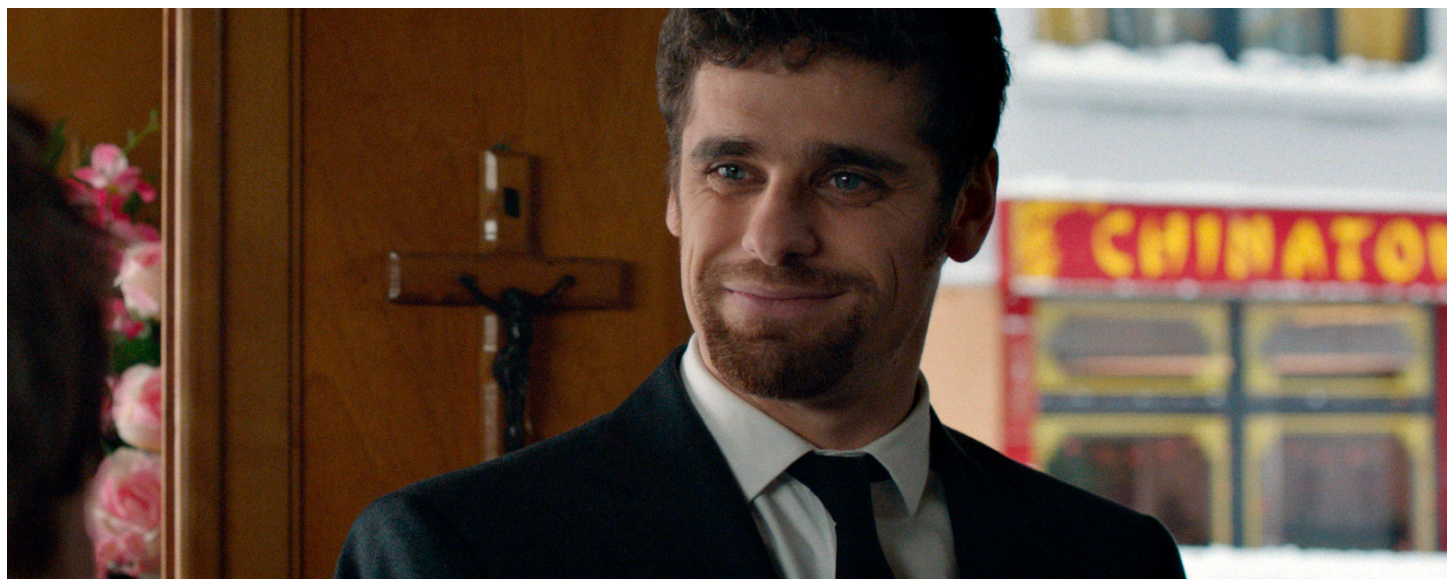
QU'EST-CE QUI VOUS AVAIT SÉDUIT DANS CE PROJET ?

JPB : La singularité des personnages. À la lecture, ce qui m'avait frappé, même en tant que scénariste moi-même, c'est que ce sont des personnages singuliers mais tout à fait crédibles, jamais artificiels. Il n'y a pas de posture d'écriture. On croit à ces gens-là, bien qu'ils soient tous spéciaux, avec souvent beaucoup de candeur en eux. J'ai rarement rencontré une telle singularité et ça m'a beaucoup plu.

AD : Sur le court-métrage, j'avais été frappé par la rencontre entre l'univers littéraire de Joël Egloff, ses personnages effectivement très singuliers, et le regard de Gérard Pautonnier, marqué par son expérience de directeur artistique. Je n'avais pas tout à fait conscience de ce qu'allait être GRAND FROID, mais sa maîtrise graphique, esthétique, franchement, ça claque! Souvent, au cinéma, les effets visuels m'ennuient, mais là ils participent totalement à l'ambiance du film.

COMMENT VOYEZ-VOUS VOTRE PERSONNAGE ?

JPB : Georges est un type qui vieillit et qui est obsédé par la mort, ce que son métier peut un peu expliquer! On peut dire qu'il est rigide et vieille école. Mais je les trouve tous touchants, ces personnages un peu perdus. Comme le patron, joué par Olivier Gourmet, qui fait de



l'autorité, mais qui est presque la première victime de son autorité, disant les choses parce qu'il faut les dire comme ça, parce qu'il croit nécessaire d'agir ainsi.

AD : Ce qu'on s'est raconté avec Gérard Pautonnier, c'est qu'à un moment ça avait arrangé Eddy d'être dans cette entreprise de pompes funèbres. Il avait sûrement eu besoin d'un peu d'argent. Il avait vu une affichette sur la boutique: « *On recherche quelqu'un* ». Il est entré. Le métier ne le dérange pas, parce qu'il a une sorte de recul sur les choses...

JPB : Oui, un petit côté métaphysique.

AD : La mort, Georges sait que c'est concret, que ça va arriver, qu'à un moment ça sera fini, et il en a tellement conscience qu'il veut ne pas avoir raté sa vie.... Eddy ne se pose pas ces questions-là avec angoisse, mais plutôt avec curiosité. Et il ne sait pas combien de temps il va rester dans ce travail...

JPB : Alors que Georges a pris cet emploi et tout a été fixé. Définitivement. Sans doute s'est-il engagé jeune auprès d'Edmond, quand celui-ci a lancé son entreprise. Ils ont vieilli ensemble.

DE QUOI AVEZ-VOUS PARLÉ AVEC GÉRARD PAUTONNIER POUR PRÉPARER VOTRE INTERPRÉTATION ?

JPB : De crédibilité, comme toujours. Comment rendre les choses crédibles... Et de plein de choses que j'ai oubliées! Mais les dialogues racontent bien le personnage. Quelqu'un qui parle et prend position, on sait vite qui il est. On comprend l'amitié pour Eddy, le ton un peu paternaliste qu'il emploie avec lui. On voit vite son côté vieux jeu. Georges a des idées bien arrêtées. Il porte un postiche, se regarde de plus en plus dans les miroirs en se navrant. Et il a tellement investi dans cette tombe, ce caveau... Attention, moi je ne me pose pas les mêmes questions que lui sur la postérité...!

AD : Le costume disait déjà quelque chose des personnages. Après, on s'est posé des questions, Gérard et moi : d'où vient Eddy, pourquoi il est là ? On a discuté de rapport entre les trois dans l'enceinte de l'entreprise, ce patron autoritaire et maladroit, ce croque-mort obsédé par sa propre mort, moi qui suis mutique... Un trio d'une grande sobriété !

JPB : J'ai pensé aux dialogues d'Harold Pinter, cette économie de mots et de sentiments. Pour que Georges arrive à dire une chose peu amicale au personnage joué par Olivier Gourmet, quel travail ! Cela se limitera à une demi-phrase... Le côté contemplatif, immobile, du film me plaît beaucoup.

IL FALLAIT HUMANISER CES PERSONNAGES SI SINGULIERS... ?

AD : Mais l'angoisse de la mort est tout de même un point commun entre tous les humains ! La fragilité de Georges, l'obsession pour son épitaphe, son souci de la postérité, tout cela me touche, même si moi je n'ai que trente ans.

JPB : Le métier que Georges fait a fini par lui faire penser que la mort est une étape à ne pas rater. Il a vu trop d'enterrements misérables et solitaires, il veut quelque chose d'un peu spectaculaire, quand ça lui arrivera. C'est ce qu'il dit à Eddy : « *Tu arrives dans un cimetière, tu vois une tombe magnifique, tu te dis quoi ? Que ce type, dans la vie, ce n'était pas n'importe qui.* »

AD : Le ridicule de Georges est très émouvant.

COMMENT EST GÉRARD PAUTONNIER SUR LE PLATEAU ?

JPB : Il est très méticuleux. Avec une idée hyper précise de l'image. Il nous montrait le story-board qu'il avait fait faire. Mais on pouvait discuter...

AD : Pointilleux, mais souple. Parfois, je ne comprenais pas pourquoi il était si précis. Et puis, une fois la scène terminée, je voyais enfin en quoi ce qu'il avait demandé servait le personnage.

ET C'ÉTAIT COMMENT JOUER ENSEMBLE ?

JPB : Quand on s'entend bien avec un acteur, ça fait toute la différence...

AD : Oui, ça rend les choses plus faciles, tu as confiance, on ne se sent pas jugé ou analysé, ou



alors seulement de façon bienveillante. Sur les tournages, quand on est deux et qu'il y a deux solitudes côte à côte, c'est une horreur : on se sent très mal tout seul, alors que l'autre, à l'inverse, a l'air très bien même seul ! Tandis que là, quand Gérard disait: « *Coupez!* », le lien entre nous n'était pas coupé... J'ai aussi aimé que Jean-Pierre me surprenne d'une prise à l'autre...

JPB : Oui, j'essayais des choses, par goût, je n'ai pas envie de faire la même chose, d'assurer en verrouillant la seule version que j'ai de la scène... J'aime bien changer. Et puis Arthur est très musicien, et moi aussi - je ne joue pas d'instrument, mais je prétends avoir une oreille musicale. Et grâce à cela, on avait du plaisir à jouer.

AD : On était attentifs aux tout petits détails : une intonation, une nuance d'une seconde dans le rythme de la prise.

JPB : Et on s'amusait pendant. Je repense à une réplique où on changeait à chaque fois la manière de dire « *C'est insupportable* ». On change des choses et on sait que l'autre va répondre au quart de tour...

VOUS CONNAISSEZ DES CROQUE-MORTS ? OU DES FOSSEYEURS ?

JPB : Ah non, zéro recherche, s'il y a deux acteurs non-américains, c'est bien nous. On n'a pas d'amis fossoyeurs, non plus.

AD : Moi, si...

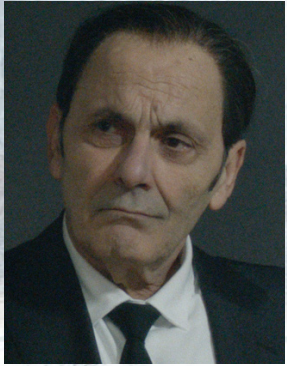
JPB : Mais toi, tu es un grand professionnel...

AD : Je suis allé à une avant-première à Meyzieu. Et dans la salle, il y avait une dame qui avait travaillé dans une entreprise de pompes funèbres. Elle m'a dit : « *Vous savez qu'on rit beaucoup dans ce métier, il faut bien un contraste à la tristesse... Vous ne le répétez pas, a-t-elle ajouté, et tant pis je le répète, un jour avec un collègue, on a perdu un cercueil sur l'autoroute. Et c'est arrivé aussi qu'après avoir fermé un cercueil, on entende les gens qui grattent, ou qui frappent.* »

JPB : Écoute, ça, c'est bien parce que c'est toi qui le racontes que je le crois !



LISTE ARTISTIQUE



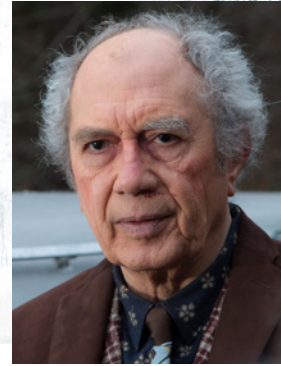
Georges Bron
JEAN-PIERRE BACRI



Eddy
ARTHUR DUPONT



Edmond Zweck
OLIVIER GOURMET



Simon Bartolo
FÉODOR ATKINE



La veuve
MARIE BERTO



Le frère du mort
PHILIPPE DUQUESNE



Le prêtre
SAM KARMANN



Pierre
ALIX BEKAERT



Paul
CLARA BEKAERT



Madame Cisca
FRANÇOISE ORIANE



Le pilier de bar
SIMON ANDRÉ



Le patron du restaurant chinois
WIM WILLAERT

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION **Gérard PAUTONNIER**
SCÉNARIO **Joël EGLOFF et Gérard PAUTONNIER**
DIALOGUES **Joël EGLOFF**
ADAPTÉ DE **“Edmond Ganglion & Fils” de Joël Egloff, aux Éditions du Rocher**
MUSIQUE ORIGINALE **Christophe JULIEN**
IMAGE **Philippe GUILBERT**
Zoé VINK
MONTAGE **Nassim GORDJI-TEHRANI**
SON **Dirk BOMBÉY**
Frédérique DEMOLDER
Thomas GAUDER
DÉCORS **Katarzyna FILIMONIUK**
COSTUMES **Frédérique LEROY**
Claudine TYCHON
DIRECTRICE DE PRODUCTION **Laurence FARENC**
SCRIPTÉ **Cathy MLAKAR**
Morgane AUBERT
DIRECTRICE DE CASTING **Constance DEMONTOY (ARDA)**
PRODUIT PAR **Denis CAROT**
PRODUCTRICE ASSOCIÉE **Marie MASMONTEIL**
COPRODUIT PAR **Gaëtan DAVID**
André LOGIE
Edyta JANCZAK-HIRIART
Karolina MRÓZ-COUCHARD

UNE PRODUCTION **ELZÉVIR FILMS, BATTERY FILMS, LA COMPAGNIE CINÉMATOGRAPHIQUE, PANACHE PRODUCTIONS, LAVA FILMS**
EN COPRODUCTION AVEC **VOO ET BE TV, RTBF (TÉLÉVISION BELGE), KRAKOW FESTIVAL OFFICE** AVEC LA PARTICIPATION DE **CANAL +** ET DE **CINÉ +**
AVEC LA PARTICIPATION DU **CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE DE WALLONIE** ET DE **LA RÉGION BRUXELLES-CAPITALE DU CENTRE DU CINÉMA**
ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE - BRUXELLES, DU POLISH FILM INSTITUTE DU **KRAKOW INTERNATIONAL FILM FUND** SOUTENU PAR **EURIMAGES**
EN ASSOCIATION AVEC **LA BANQUE POSTALE IMAGE 9 PALATINE ETOILE 13 SOFCINEMA 12** DISTRIBUTION **DIAPHANA** VENTES INTERNATIONALES **TF1 INTERNATIONAL**